

How to be a good host, and how to be a good guest?

Entretien avec Adina Secretan

so far° : Adina, en se penchant attentivement sur ton parcours, il est possible de distinguer plusieurs entrées dans des domaines distincts. Pourrais-tu nous décrire en quelques mots ton cursus jusqu'à aujourd'hui et définir de quelle manière ses différents choix peuvent interagir ensemble ?

Adina Secretan : J'ai eu un parcours de formation qui s'est modelé, dès le début, dans un croisement permanent entre la danse, le théâtre, et une approche plus académique. Il y a dix ans, quand je suis sortie de l'université, j'ai été confrontée à un petit moment de « croisées des chemins ». J'avais des ouvertures pour postuler à un doctorat en philosophie analytique (c'est une philosophie qui, en tout cas à l'époque, gagnait beaucoup de terrain en suisse romande, et qui est, pour le dire un peu vite, une philosophie volontiers ignorante des questions sociales et politiques). Cela m'intéressait, mais il y avait aussi une résistance intérieure assez forte, et l'impression que probablement ça n'allait pas être vraiment le bon lieu. En même temps, je commençais à avoir des propositions qui professionnalisaient ce parcours dans la danse et le théâtre, entamé depuis l'enfance. Mais je ne savais pas trop où cela pouvait me mener... après tout, je n'avais pas de formation de comédienne, et je n'étais de loin pas une danseuse légendaire...

Petit à petit, ces sensations de fragmentation et de choix à faire entre les domaines se sont estompées, et les différentes disciplines ont au contraire commencé à faire corps, à se répondre, à se parler. Les premiers projets étaient « de danse », mais impliquant plutôt des comédiens, et nourris aussi d'une approche plus théorique, et d'une manière de travailler les références, ou la dramaturgie, qui profitaient aussi du bagage académique.

En un sens, la création scénique s'est révélée le meilleur moteur pour continuer à lire, pour rencontrer des gens d'autres domaines, ou enquêter dans des territoires inconnus pour moi.

À vrai dire, je ne suis pas très autonome, pour la pensée, - et pour la vie en général d'ailleurs... Je ne sais pas être curieuse pour être curieuse. Si on me met dans une librairie pour y flâner out of the blue, je suis complètement perdue.

Dès les premières créations scéniques, cette pluridisciplinarité s'en est ressentie dans le travail. Les soutiens à la culture - comme c'est le cas pour bon nombre d'autres personnes évoluant dans les arts scéniques contemporains - ont eu parfois quelque peine à pouvoir situer ces projets quelque part.

Finalement, être parfois confrontée à cette nécessité de définition m'a aussi aidée à réfléchir à mon propre travail.

Il y a quelques saisons, j'en suis arrivée à la conclusion que si les projets de la compagnie restaient souvent indéterminés - ou qu'ils naviguaient, de façon disons assez décomplexée, entre théâtre, danse, écriture, « installation dramaturgique », ou alors rien de tout cela exactement - ils étaient cependant tous, systématiquement, ancrés dans une approche qui privilégie, avant tout, l'espace. L'espace environnant, l'espace donné. L'espace à écouter. À occuper. Et, finalement, à se réapproprier.

Les premières pièces rejouaient toutes, à leur manière, des motifs hyper simples. Une communauté débarque dans un espace, et l'explore. Puis, littéralement, elle trouve des combines pour se frayer un chemin sur scène... Un comédien et metteur en scène bien plus âgé que moi était venu voir une de mes premières pièces. Je ne crois pas que le travail lui a plu du tout par ailleurs... mais il m'avait fait un retour qui me revient en mémoire très régulièrement, et que j'aime beaucoup en fait : il m'avait dit, « toi, tu fais une espèce de théâtre précambrien ! »

so far° : Pour les deux prochaines années, tu vas être l'artiste associée du far°. Peux-tu contextualiser à quel moment de ta carrière cette proposition intervient-elle, et quelles sont les raisons qui t'ont poussé à accepter cette invitation ?

AS : En dehors des projets signés par ma compagnie, je poursuis également des activités de dramaturge, d'assistante ou d'interprète pour

d'autres artistes, et d'autres compagnies. Si ces engagements parallèles ont l'immense avantage de pousser chaque fois vers d'autres terrains, dans d'autres familles artistiques, et de permettre de se ressourcer à d'autres pratiques, il n'en est pas moins que, très prosaïquement, en ajoutant à cela les projets de la compagnie, et les projets collectifs que je co-signe avec d'autres, les saisons sont bien remplies...

Il en découle alors aussi, depuis quelques années maintenant, une approche qui privilégie, un peu malgré moi, l'efficacité de production, la rapidité au travail, et la segmentation des tâches. Il y a une sorte de progressive inflation du « tout managérial », dans cette façon de travailler. Et cette hyperproductivité a pour conséquence, par moments, de me donner l'impression d'une certaine perte de sens, ou de profondeur. Voire de reproduire, involontairement, des schémas de travail relevant plus de la culture marchande et de l'entrepreneuriat, que de l'art à proprement parler...

Le partenariat avec le far° en tant qu'artiste associée a la grande qualité d'être une invitation découlant d'une précédente expérience commune, menée à l'édition 2016. C'est donc une invitation ancrée dans un précédent « vécu » commun, artistique, et humain. De fait, la proposition ne vient pas de nulle part, et elle porte déjà en elle toute une série de savoirs partagés : une certaine manière de dialoguer, une succession de sujets abordés ensemble, des questions similaires, des personnes rencontrées en même temps.

Pour moi, ce partenariat est donc aussi une invitation à prendre le temps, ensemble. Pour un artiste indépendant, être invité par un lieu et une équipe de programmation à dépasser la seule possibilité de se produire durant quelques dates, mais plutôt d'entrer dans une relation d'accompagnement, c'est loin d'être anodin.

Pour utiliser des grands mots, c'est la possibilité en quelque sorte, peut-être, de sortir d'une économie de la production, pour entrer un peu plus dans une écologie de la création... Et probablement, c'est ce dont pas mal d'artistes – mais aussi pas mal de gens qui font d'autres choses de leur vie – portés par le courant un peu frénétique des déplacements, des nécessités financières, de la performance au labeur, de la flexibilité et des contrats successifs, ont besoin aujourd'hui... En tout cas, c'est ce dont j'ai besoin moi aujourd'hui!

Prendre le temps. Penser, agir et travailler au travers d'une approche globale, une approche qui a le temps de baigner dans un environnement donné, et de co-exister avec lui, plutôt qu'immédiatement chercher à agir sur lui. Prendre le temps de délimiter des périmètres éphémères, et s'y enraciner pour un moment. Habiter un festival, sur deux éditions. Au fond, étymologiquement, l'écologie, c'est la science de la maison...

so far° : Comment envisages-tu ce compagnonnage, quelle(s) recherche(s) comptes-tu développer? Plus globalement, quelles seraient tes envies ou tes attentes?

AS : Depuis trois ans environ, je vis une période très stimulante vis-à-vis de mes propres projets, c'est-à-dire que je n'ai plus l'impression de produire une création après l'autre, mais plutôt que chaque projet est sous-tendu par une seule et même recherche, avec des ramifications multiples. Des rencontres et des nouveaux partenariats émergent, qui sont chaque fois en continuité avec les thématiques des projets précédents (le partage de l'espace, la répartition des pouvoirs et contre-pouvoirs dans l'espace urbain, la richesse phénoménologique de l'espace environnant, la poétique de l'espace...)

Ce compagnonnage s'inscrit pour moi lui aussi dans ce même mouvement : la rencontre avec le far° s'est construite au travers d'envies communes, telles que trouver des modalités de rencontre avec ceux qui sont logés, littéralement, sous terre, dans notre canton. Après des démarches, permettant de découvrir des contextes humains et juridiques, permettant de déconstruire – de manière plus ou moins durable ou éphémère – des phénomènes de ségrégation, permettant de dénoncer, aussi, des situations, une question simple se pose à présent pour les éditions à venir : comment, maintenant, construire? Ça n'a rien d'original à dire malheureusement, mais j'ai l'impression – comme beaucoup d'autres personnes je crois – que nous vivons une période de sidération, assez inédite, en tout cas inédite en Europe centrale depuis la seconde guerre mondiale. Les dernières élections de l'autre côté de l'Atlantique ont parachevé le dessin de ce mouvement clivant : d'un côté, certains jubilent, mais de l'autre, tant de gens, dont je fais partie, se retrouvent nez à nez avec une question désarmante : et maintenant, on fait quoi?

L'équipe du far° a choisi, comme d'autres personnes et d'autres associations – mais, à mon sens, comme encore assez peu de lieux de culture institutionnels en Suisse romande – de tenter de sortir de la sidération. Et d'en sortir, il me semble, avec beaucoup d'énergie, mais aussi avec modestie... Sans romantisme, et sans forcément avoir besoin de sortir les grands chevaux de « l'art engagé ». Ni, d'ailleurs, en ayant besoin de rendre cet engagement immédiatement entièrement visible et palpable pour des publics. Mais plus simplement, en avançant immédiatement au travers de rencontres interpersonnelles, en cherchant du concret, à petite échelle, et en faisant le pari d'actions communes qui diffusent, peu à peu, par cercles concentriques, un espace du changement possible, au sein d'une ville ou d'une région.

C'est d'après moi, actuellement, la meilleure démarche possible. Et sur un plan plus personnel, après *PLACE* – ma dernière pièce en date – qui use de l'efficacité du « coup de gueule », et d'une sorte de mise en spectacle assez cruelle de l'engagement, (ou d'une mise en scène de ses contradictions), cela me fait du bien d'entrer dans une nouvelle phase, une phase de collectifs ou de compagnonnage, où je ne tiendrais pas la culotte de la parole engagée... et où, en parallèle à ce spectacle qui continue à tourner, je ne théâtraliserai pas le militantisme. Le far° a déjà fait un bon bout de chemin sur ces questions-là, et continue ce chemin depuis. Je pense que je pourrai apprendre de lui, et avec lui, pour développer des modalités, vers un engagement artistique et humain, des modalités concrètes, fines, et pas systématiquement agressives (ce qui n'est pas évident pour moi... il y a souvent une colère, eu égard aux situations légales et sociales rencontrées, à placer ma foi elle aussi quelque part, d'une manière ou d'une autre),

La saison précédente, le contexte dans lequel le far° m'avait proposé d'intervenir m'avait déjà amenée à proposer quelque chose qui ne s'inscrivait pas dans le champ de la représentation ou du spectaculaire, mais dans celui du lieu (en l'occurrence, on avait ouvert une buvette). Dans ce type de démarche, le geste de mise en scène, et la signature identitaire d'un artiste, semblent s'effacer. Pourtant, en un sens, il s'agit du geste de mise en scène le plus basique en soi : ouvrir un espace, qui crée des conditions de possibilité. Le geste artistique s'arrête là. Il s'arrête là où commence une possible appropriation du lieu par des gens, où

se créent des relations et des usages divers, où le lieu sert alors simplement de support et de périmètre, pour des relations et des actions, pour une circulation de savoirs ou d'informations aussi, qui dépassent alors la maîtrise dramaturgique de la compagnie.

Pour ce compagnonnage, j'ai envie de poursuivre cette recherche autour du lieu, comme geste de création. Et me coltiner alors à toutes ces questions paradoxales, et problématiques, que l'architecture et l'urbanisme, mais aussi la médiation culturelle, connaissent bien... au fond, que peut bien vouloir dire ce geste bienveillant, mais somme toute assez bête, voire dangereux parfois, de chercher à « faciliter l'appropriation par et pour autrui? »

so far° : Plus concrètement, que vas-tu entreprendre pour le festival far° l'été prochain?

En l'état actuel du projet, il s'agit de proposer un lieu ouvert tous les jours, durant toute la journée, pendant le festival. Ce lieu permettra, d'une part, de remobiliser une expérience faite par le far° durant toute la saison précédente, où des artistes étaient invités à proposer des workshops, avec des habitants de Nyon et des personnes insérées dans le système asile, hébergées dans les bunkers de l'EVAM (établissement vaudois d'accueil des migrants). Une série d'artistes programmés durant le festival seront invités à proposer des workshops ponctuels, cette fois également accessibles aux festivaliers intéressés. Possiblement, des habitants de la région ou à l'EVAM, qu'ils soient artistes ou ayant envie d'offrir un autre savoir-faire spécifique, seront également invités à proposer un workshop. En dehors de cette série de « rendez-vous » et de rencontres fixes, on pourra y manger tous les jours à midi. Le lieu sera aussi équipé de manière à permettre des propositions plus spontanées, qu'il s'agisse d'une séance de projection, d'une campagne d'affichage en mode rapide (ou de tout ce à quoi, justement, je suis incapable de penser toute seule ici...

Mais ce lieu sera aussi une manière de rejouer, détourner – par une sorte d'« effet miroir déformant » – les lieux d'accueil de jour ouverts par les structures du « système asile ». Ces lieux d'accueil de jour abritent – et en un sens préservent alors aussi du regard public – une réalité, dans laquelle des personnes sont prises parfois durant plusieurs années, à savoir un immobilisme total. Une suspension juridique, physique, économique,

spatiale, qui crée des dégâts inouïs, même pour des personnes particulièrement résilientes. Des jeunes hommes, souvent issus de classes sociales plutôt favorisées, avec des ressources, des projets et des savoirs, perdent 5 années de leur vie, dans une attente interminable, sans accès à la formation, au travail, à l'autonomie, et au droit de se construire une vie. De manière relativement incompréhensible, eu égard à la diversité des pays d'où viennent ces personnes, les lieux d'accueil de jour de l'EVAM s'appellent tous « Mama Africa » et très peu d'habitants du canton s'invitent facilement dans les salles communes des « Mama Africa » du canton, pour des visites de courtoisie.

Le lieu ouvert durant toute la période du festival s'appellera alors, un peu férocement, *Mama Helvetica*. Et dans ce lieu, il y aura forcément aussi des heures suspendues et incertaines, des heures creuses, aussi creuses que la situation offerte à ceux qui sont hébergés dans nos bunkers. Mais alors, cette fois, nous supporterons ces heures creuses à plusieurs. Un ennui partagé, qui, pourquoi pas, - ce n'est pas interdit de rêver -, pourrait passer d'une situation subie, à une sorte de *statement*, à l'aigre-douce, et, finalement, à une réappropriation collective de l'ennui. Et cet ennui, et ce silence, auront alors, peut-être, une autre qualité.

Le mot « accueil » rôdera aussi dans la recherche, je ne sais pas encore très bien comment. Pour l'instant, on tourne autour d'une phrase issue d'un petit documentaire islandais, transmis par un ami :

How to be a good host, and how to be a good guest?

(Comment être un bon hôte, et comment être un bon invité?)

so far^o : **Tes œuvres les plus récentes, telles que Place et Black Buvette (présentée l'an dernier au festival far^o) semblent véhiculer des dimensions d'ordre politique. Si tu acceptes ce point de vue, pourrais-tu nous en parler?**

AS : En fait, cette approche, dont je parlais tout à l'heure, approche un peu « précambrienne » et littérale de l'espace scénique lui-même, qu'on retrouvait dans la plupart des projets de la compagnie, a fini par déborder de la scène... Elle s'est mise à rejoindre des questions et des préoccupations plus larges, plus anciennes pour moi aussi... des questions qui soudain refaisaient écho à mon adolescence, qui s'est réveillée dans les

multiples maisons occupées dans la Genève des années 90... des questions soulevées par des démarches artistiques qui, prennent leur espace, dans la sphère publique, et s'il le faut, sans demander la permission.

En fait, l'espace est petit-à-petit devenu sujet même de recherche, et moteur de création. Dans des questions plus frontales, plus urgentes, et plus sociales : des questions liées au droit à l'espace, et au partage de l'espace. Qui a droit à quels espaces? Qu'est-ce qu'un espace appropriable, et par qui? Qu'est-ce que la « participation », en terme d'urbanismes?

Et dans une ville, qui est une cartographie complexe de pouvoirs et de contre-pouvoirs spatiaux, l'espace particulier de la scène, qui est aussi – même si c'est un peu cliché dit comme ça - un espace d'ombres, d'ambiguïtés, de sensorialité spatiale, de visible et d'invisible, de désorientations et de sens multiples, aurait-il aussi un rôle à jouer? Pourrait-il offrir des alternatives spatiales, aux urbanismes héritiers du positivisme et de l'hygiénisme?

so far^o : **Le far^o t'a également proposé de travailler avec des étudiants du Gymnase de Nyon dans le cadre de cours d'arts visuels. L'enseignement est-il familier pour toi? Le mot « enseigner » est-il le plus adéquat pour ce type d'intervention? De quelle manière cette activité parallèle s'inscrit-elle dans ta démarche artistique?**

AS : Tout mon parcours a jusque-là toujours été accompagné d'ateliers, de workshops plus ou moins étendus sur la durée, ou de projets scéniques, menés avec des personnes « non professionnelles » (par rapport aux arts scéniques, s'entend). C'est pour moi hyper important de pouvoir poursuivre régulièrement cette activité; ça me permet de rencontrer des personnes autres que celles de mon milieu, qui ont parfois des âges très différents du mien, qui ont des attentes et des représentations vis-à-vis de l'art ou de la création parfois très différentes des miennes, et travailler avec elles me permet de « bouger » la pratique, de la remettre en question, de voir les choses un peu d'ailleurs.

Ce sont aussi des contextes où la notion de plaisir est centrale, et primordiale, et ça fait du bien d'avoir cet enjeu-là comme moteur premier. Mais cela dit, tout comme la figure du metteur en scène, la figure du pédagogue est problématique, (et donc hyper stimulante), car derrière le plaisir de la

transmission, il se joue aussi des questions liées à l'exercice d'une « autorité savante », et au pouvoir, problématique, d'imprimer l'espace d'un rythme, d'une méthode, d'un langage, qui s'imposent à d'autres... Par exemple, les personnes dans un contexte scolaire sont ce qu'on appelle des « publics captifs », puisque l'atelier que je viens donner s'inscrit dans le régime du cours obligatoire. Au lieu de rêver au seul art émancipateur et épanouissant, il vaut mieux ne pas faire de déni sur cette situation, et travailler à partir d'elle et avec elle, et, si possible, jouer avec elle... Bon, bien sûr, je rêverais d'être cette parfaite « maîtresse ignorante », mais dans les faits, je commets certainement beaucoup d'impairs. Ce sont chaque fois des contextes qui demandent beaucoup d'énergie positive, mais aussi pas mal de recul, et de deuxième degré sur soi-même... parfois c'est un peu douloureux, mais c'est aussi assez marrant.

Pour ce projet avec le Gymnase de Nyon, j'ai invité le photographe et artiste David Gagnebin-de Bons, qui est aussi mon compagnon de vie depuis un bon bout de temps... de fait, j'ai pu suivre tout le démarrage de sa deuxième carrière parallèle, puisqu'il enseigne maintenant depuis plusieurs années la photographie au CEPV à Vevey. Nous échangeons beaucoup sur les questions d'enseignement, mais là c'est la première fois que nous sommes avec des classes ensemble, et c'est l'occasion pour moi aussi de travailler aux côtés d'un artiste qui, contrairement à moi, est un « enseignant professionnel ». On apprend, on apprend.

so far° : Tu as proposé aux étudiants un atelier qui se déroule sur plusieurs séances et que tu as intitulé *Ping Pong Theory*, de quoi s'agit-il?

AS : C'est un jeu de mots tout à fait débile avec le titre d'un livre de l'écrivaine Virginie Despentes (*King Kong Theory*), mais qui servait à signifier la dimension pluridisciplinaire de l'atelier... Nous faisons des va-et-vient, entre ce qu'on appelle des interventions spatiales (des œuvres installatives et/ou performatives), des ateliers d'écriture, du travail de projection de projet à la table et dans l'espace du bâtiment scolaire, et un travail d'editing des archives du processus de création, en vue d'une édition. L'atelier est axé sur le processus, plutôt que sur la création d'une « œuvre ». Les œuvres créées par les élèves servent plutôt de catalyseur et de support, pour interroger les étapes d'un processus de création, pour

regarder des autres œuvres d'artistes, pour apprivoiser aussi la peur de « se planter », pour travailler en collectif, etc.

Bien sûr, on vient aussi avec qui l'on est... nous proposons forcément des outils issus de nos pratiques. Par exemple aujourd'hui, la séance était consacrée à la notion qu'un espace n'est jamais neutre, et que, lorsqu'on crée une œuvre inscrite dans l'espace, il y a un temps de « repérage » nécessaire, un temps d'écoute et d'observation de cet espace spécifique. Il s'agit de découvrir, à côté de ses fonctions assignées, ses qualités sensorielles, formelles, symboliques. Les qualités spécifiques d'un espace vont réagir avec les projets imaginés par les élèves, et possiblement les modifier en cours de route. Avec la compagnie, au fil des projets, on a développé des outils pratiques, qui impliquent aussi le corps et le mouvement, pour ces « observations de l'espace environnant », qu'on a du coup partagé avec les élèves.

so far° : Une présentation de ce projet est prévue lors des portes ouvertes du Gymnase au mois de mai. Sous quelle forme prévois-tu de rendre visible ce travail mené en collaboration avec les étudiants?

AS : Pour l'instant, nous avons l'objectif d'aboutir à une « édition », terme volontiers assez flou et ouvert... La forme de cet objet éditorial fera l'objet d'une séance en soi, menée par David, qui propose régulièrement des projets d'editing collectif avec ses étudiants en photographie. On verra ce que ça donne en mai prochain!

Entretien réalisé par email en février 2017 pour le journal *so far°* numéro 4 (retranscrit ici en intégralité)